

JC ROLAN

LA

TERRIBLE

ODYSSÉE

DE

PÉTALE CHLORIS

AU CŒUR DU TEMPS



SCIENCE-FICTION

LIBRINOVA

JC ROLAN

La Terrible Odyssée de
Pétale Chloris au cœur
du temps

© JC ROLAN, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2604-9

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : JC Rolan

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

En l'an 2508 de la Terre ; les derniers survivants de l'humanité trouvèrent refuge sur la Lune pour échapper à un fléau que nul épidémiologiste, généticien ou autre chercheur n'était parvenu à définir.

Ce n'était pas un virus ; ce n'était pas une bactérie ou quelque autre substance décelable, enfin, bref, cela semblait davantage relever d'une malédiction divine que d'une pandémie bien que tous les experts fussent conscients qu'il s'agissait bien d'un problème épidémique. Leur unique certitude fut que le mal ne se propageait pas par contacts humains. Il émanait d'une autre source, que jamais ils ne purent définir.

Un siècle auparavant, l'espèce humaine avait commencé à décliner lentement ; femmes et hommes devenaient stériles sans que la cause ne pût en être déterminée.

Dans les premiers temps, personne n'avait prêté attention à l'évènement qui naissait doucement, car ce fut bien une calamité insidieuse et imparable qui commença à annihiler l'humanité en l'an deux mille quatre cent neuf des temps de l'ancien monde.

Les humains avaient débuté très tôt l'exploitation des ressources de l'espace.

Dans la deuxième moitié du XXI^e siècle, les explorateurs spatiaux avaient suivi les traces des premières sondes robotisées.

Après la Lune, la ceinture d'astéroïdes principale, située entre les orbites de Mars et Jupiter, fut la seconde cible de nouveaux entrepreneurs-prospecteurs en raison des quantités quasiment inépuisables de matériaux rares et autres substances, - volatiles ou non -, qui permettaient d'engranger des gains faramineux.

Très vite, il devint nécessaire d'avoir une main d'œuvre plus nombreuse pour exploiter la richesse de ces roches à la dérive. Une première base minière fut assemblée avec les matériaux que les mineurs extrayaient sur un petit planétoïde vaguement cylindrique, couvert de cratères de toutes dimensions, sur la bordure de la ceinture d'astéroïde. C'étaient alors davantage des aventuriers, - bien que tous hautement qualifiés -, que de simples ouvriers.

Une population de deux cent quatre-vingt âmes s'y installa ; les mineurs d'abord, puis, au cours des décennies, une nouvelle génération de travailleurs, attirée par des salaires généreux sur ces colonies lointaines. Ils étaient à la mesure du déficit car on ne revenait pas aussi facilement sur Terre que l'on revenait de vacances dans les temps anciens. Plusieurs années pouvaient s'écouler avant qu'on ne les autorisât à regagner la planète mère à bord d'un transport dont on privilégiait d'abord la cargaison. Mais la plupart étaient des volontaires extrêmement motivés et rares étaient les défections ou les remises en cause des contrats.

Ils furent bientôt quelques milliers à vivre sur ces mondes perdus. Les nouveaux territoires spatiaux proposaient les mêmes objectifs de vie meilleure que les terres de l'ancienne Amérique pour les colons européens.

L'objectif était d'exploiter méthodiquement à l'échelle industrielle les astéroïdes errants. Les vaisseaux automatiques revenaient avec des chargements de minerais qui allaient donner un coup de fouet à l'ingénierie humaine.

Durant la même période, une expédition était partie implanter une première colonie martienne. Cinquante ans plus tard, une ville sous globe de mille habitants résistait aux tempêtes de poussière de la planète rouge.

À peu de distance d'une chaîne de montagnes, ses habitants exploitaient là aussi, une quantité astronomique de métaux rares qui prenaient tous la direction de la Terre à bord de vaisseaux automatisés.

De nouveaux navires furent conçus, aux cales plus spacieuses, toujours destinés à exploiter davantage le système solaire.

Bientôt une civilisation spatiale naquit.

Deux cent ans après la première arrivée des mineurs dans la ceinture d'astéroïdes, vingt-quatre bases minières foraient la surface de planétoïdes renfermant des minéraux rares.

Les nouveaux assemblages étaient plus grands, plus sophistiqués et confortables. Ils abritaient entre cinq cent et mille habitants. L'humain dans l'espace évoluait désormais plus vite que le terrien. Certains fondèrent des familles dans les colonies des astéroïdes ou sur Mars la rouge.

On y amenait à prix d'or des plantes et des arbres décoratifs pour ne pas

oublier la Terre mais leur vie était désormais dédiée à l'espace.

Ils étaient presque quarante mille à vivre entre des parois d'acier, au cœur du vide, en cette année deux mille quatre cent quarante, lorsque la nouvelle du fléau qui décimait les Terriens leur parvint.

Ils s'isolèrent pour éviter la contamination.

Pendant cinquante années, aucune nouvelle heureuse ne leur parvint.

Les terriens se livraient d'ultimes batailles pour s'approprier des territoires où ils imaginaient qu'ils seraient davantage en sécurité car toutes les régions n'étaient pas touchées au même moment. Dans certains pays les populations imaginaient qu'elles seraient épargnées, mais ce ne fut pas le cas ; le fléau s'affranchissait des frontières.

Les guerres ravagèrent des régions entières, laissant des terres vitrifiées par l'atome et d'autres aussi stériles que des déserts. Les peuples pensaient échapper à l'épidémie en se déplaçant en masse vers d'autres régions où les autochtones, décidés à défendre leur sol les attendaient avec suffisamment d'armes pour les refouler ou les anéantir et ce fut ce qui arriva de l'une ou l'autre façon.

On s'était battu pour l'eau, la nourriture, les dernières ressources d'énergies ; pour des idéologies ou des religions qui avaient promis le renouveau ou la rédemption ; l'hégémonie des uns ou l'avènement de « dieux bienveillants » dont les prophètes demandaient d'abord d'éliminer ceux qui n'adhéraient pas à leurs dogmes, et finalement, les dernières grandes cités avaient sombré dans le chaos.

Au fil des décennies les groupes humains survivants s'étaient peu à peu enfermés dans une autarcie qu'ils croyaient salvatrice, créant, çà et là, des villes citadelles, loin des grandes mégapoles, mais même dans ces havres qu'ils croyaient protecteurs, le fléau était venu les débusquer.

Ils continuaient à mourir lentement, de maladies ou de vieillesse, sans jamais pouvoir procréer et c'était encore plus terrible car nul ne comprenait comment une espèce pouvait perdre toutes capacités de se reproduire : une espèce, car le fléau ne touchait que l'être humain.

Il épargnait tous les animaux, comme une sorte de revanche envers ceux qui les avaient pourchassés et presque exterminé pendant des millénaires.

Bientôt, il n'y eut plus aucun enfant sur la Terre. Les adolescents devinrent adultes et les derniers humains disparurent sans que le peuple de l'espace n'osât revenir par peur d'être à son tour décimé.

Ils avaient conscience qu'ils représentaient les derniers espoirs de survie de ceux que l'on appelait autrefois les humains.

Ils abandonnèrent la vieille planète à la faune et à la flore.

Un siècle après le début du fléau, ils apprirent que les derniers représentants des dix milliards d'habitants de la planète Terre s'étaient éteints sans qu'aucune recherche médicale n'ait jamais été en mesure d'aboutir dans la lutte contre le mal.

La vieille planète était redevenue sauvage.

On envoya des sondes d'exploration.

Où que se posaient les yeux numériques de leurs caméras, elles ne rencontraient que des forêts qui regagnaient leur autonomie et enserraient dans leurs étreintes sylvestres, les ruines de villes sans fins, les usines et les infrastructures portuaires tentaculaires ; d'autres furent enfouies sous le sable des déserts.

Les cités humaines arrogantes avaient recouvert les terres et les fleuves. Elles s'étaient étendues jusqu'aux plus hautes montagnes mais aujourd'hui il ne restait d'elles que des pans de murs fissurés, rompus par la flore.

Selon les premiers rapports des sondes d'exploration aucune trace de lieu de vie humaine n'existait plus.

Mais il semblait que le jugement dernier accablait les hommes : le fléau se propageait déjà dans l'espace.

Les colons découvrirent avec stupeur que la contamination gagnait les différentes bases spatiales.

La cité de Mars fut atteinte à son tour. La propagation était plus lente que sur la Terre mais tout aussi dévastatrice.

On ne sut jamais comment la transmission s'était propagée à travers le vide spatial.

L'incompréhension jeta les survivants de l'humanité dans un désarroi sans

nom. Ici aussi, sans que l'on comprît le processus, la stérilité n'épargnait ni les hommes, ni les femmes, ni les adolescents en âge de procréer.

Très vite, cependant, les premiers temps d'abattelements passés, des femmes et des hommes décidèrent de tenter un dernier sauvetage avec l'accord de la communauté. On répertoria cinq mille candidats encore sains à travers le système solaire. Nul ne fut contraint mais tous acceptèrent car l'avenir des humains en dépendait.

Ils furent placés en quarantaine sur la Lune, à l'extrémité nord de la mare Imbrium, dans des installations provisoires et dans des grottes qui furent creusées dans la falaise de cet ancien cratère météoritique.

Ils entreprirent alors d'édifier une cité...

Chapitre 1.

Les explorateurs venus de la Lune

À l'aube du XXXIV^e siècle de la Terre selon le calendrier Julien, toujours en vigueur sur la Lune, le vaisseau Basilon décolla d'Imbrium sous le commandement du capitaine Cator Caboël.

Sa mission avait été organisée à la suite de l'un de ces soubresauts de l'histoire auquel personne ne s'attend et qui font que les hommes se posent plus de questions qu'ils ne peuvent en résoudre sur le moment. Le problème allait être justement de les résoudre, car, après huit cent années de silence technologique, deux pics d'énergie fulgurants avaient transformé l'antique planète Terre en une balise détectable dans tout le système solaire.

Ils n'avaient pas échappé aux observateurs vigilants d'Imbrium à l'affût de nouveautés ou de problèmes.

Basilon était un bien étrange engin, moitié organique, moitié métal ; d'une belle couleur cuivrée recouverte d'un caparaçon ambré, harmonieusement disposé sur son dos et dont les ailerons latéraux ondulaient comme les nageoires d'un calamar. Six courtes pattes articulées étaient repliées contre ses flancs car il avait la possibilité de se déplacer au sol en marchant. Elles étaient protégées par des plaques enveloppantes qui luisaient doucement sous la lumière du soleil. Il avait la forme harmonieuse d'une goutte d'eau arrondie à la proue, avec une poupe qui s'effilait en une longue pointe. Ses flancs étaient sans aspérités. Il ne disposait pas de verrière ni de hublots et sa longueur dépassait quarante mètres.

Basilon était un nom qui lui convenait car on lui avait permis de le choisir.

Il raisonnait par lui-même et se considérait comme un être assez avisé. Des systèmes de pensées à très haute vélocité géraient chaque micro seconde de ses décisions en sachant pertinemment laquelle prendre et le moment où la prendre. Ses capacités d'analyses dépassaient plusieurs milliards de MIPS¹ ce qui lui permettait de supplanter en permanence l'intelligence humaine grâce à sa rapidité de synthèse.

Le vaisseau avait un niveau de pensée suffisamment évolué pour avoir

conscience de sa mort si le pire arrivait. C'était traumatisant et il fallait qu'il parvienne à gérer son stress tout en effectuant les opérations de navigation et de surveillance.

Le capitaine intervenait parfois, mais ce n'était pas là son rôle ; depuis longtemps l'humain avait délégué ce genre de détail au système pensant.

Depuis son départ, Basilon se demandait si cette expédition n'était pas trop légère pour découvrir ce qui avait déclenché les pics d'énergie, car ce ne pouvait être qu'une puissance supérieure, bien plus puissante que les fragiles humains à son bord, qui avait engendré de telles forces. Il l'avait déduit en analysant les pics d'énergie et bien sûr en avait fait part au capitaine Cator Caboël mais celui-ci avait argué qu'il avait des ordres et qu'il comptait bien mener cette mission à son terme en agissant avec la plus extrême prudence.

Une heure plus tard, Basilon pénétra l'atmosphère terrestre au-dessus du pôle Sud. Il fila silencieusement droit devant lui au-dessus de l'océan Indien et se dirigea vers la côte est de l'Afrique.

Ses calculs l'avaient positionné exactement à l'endroit prévu. Il était assez fier du résultat. Il en avait fait part au capitaine Caboël et celui-ci l'avait complimenté, - comme il en avait l'habitude -, car une grande complicité les liait depuis des années de navigation et bien que personne n'avait pu le voir, Basilon avait ressenti de la fierté jusque dans ses extrémités spatiales.

Sept femmes et hommes, debout en cercle, regardaient la côte et l'océan en trois dimensions qui défilaient devant eux, au centre de la cabine de pilotage. Leur mission était simple : découvrir, - si possible -, l'origine des pics d'énergie en restant sous la protection du vaisseau pour éviter une contamination qui leur interdirait tout retour vers Imbrium.

Des sondes d'exploration étaient prévues pour effectuer le travail sous leur contrôle.

Les voyageurs étaient silencieux. Basilon avait créé une cabine en forme de sphère ; une sorte de cocon d'un blanc immaculé, vierge d'appareils. Des minces filaments dorés de transfert de données sortaient de la paroi sphérique. Ils étaient reliés directement au système de pensées de Basilon et venaient se ficher dans des implants de communications sur le front de chaque membre de l'équipage. Leur emplacement apparaissait en cercle au niveau de la zone frontale du